

## François Mauriac et Charles de Gaulle

André SEAILLES

« François Mauriac et Charles de Gaulle », *Espoir* n°18, 1977

« Les nations n'ont de grands hommes que malgré elles », a écrit un jour Baudelaire, et l'on ne peut s'empêcher de songer à cette parole mélancolique devant certains destins privilégiés — Mauriac et de Gaulle — comme ils furent aimés, mais aussi haïs, et très souvent par les mêmes hommes, les mêmes partis ou les mêmes clans. Il est assez fascinant de s'interroger sur les deux puissantes personnalités qui menèrent côte à côte, chacune dans son ordre, à sa manière et dans son style, un combat parallèle.

Néanmoins peut-on dire que F. Mauriac fut comme André Malraux, aux côtés de Charles de Gaulle, un confident privilégié en même temps que le chantre officiel du régime ? Il ne le semble pas.

Quoi qu'il en soit, poser la question, c'est poser celle des relations entre Mauriac et de Gaulle, essayer d'en discerner les phases et les fluctuations. Au-delà des rencontres et des correspondances entre les deux hommes, on peut discerner des terrains de communication en profondeur sur le plan de la culture, de la vision de l'homme, du patriotisme et de la grandeur. Enfin, ultime question que l'on ne saurait éluder : Quelle est en définitive la signification de cette rencontre ?

Le jour même de la mort de François Mauriac, le général de Gaulle fit porter à Madame François Mauriac une lettre où, après lui avoir exprimé sa tristesse et sa sympathie, il ajoutait parlant du disparu : « Son souffle s'est arrêté. C'est un grand froid qui nous saisit. Qu'il s'agisse de Dieu, ou de l'homme, ou de la France, ou de leur œuvre commune que sont la pesée, l'action et l'art, son magnifique talent savait, grâce à l'écrit, atteindre et remuer le fond des âmes, et cela, d'une telle manière que nul ne reviendra jamais sur l'admiration ressentie.

« Quant à moi, je lui voue une reconnaissance extrême pour m'avoir si souvent enchanté, pour être un des plus beaux fleurons de la couronne de notre pays, pour m'avoir honoré et aidé, dans mon effort national de son ardente adhésion, de sa généreuse amitié, de son immuable fidélité. Ce concours m'aura été sans prix... »

Hommage chaleureux d'un écrivain de génie à un autre écrivain de génie, d'un grand patriote à un autre grand patriote. Hommage qui est corroboré par la correspondance actuellement inédite du Général et de F. Mauriac, où apparaît la profonde admiration de de Gaulle, non seulement pour l'auteur du Bloc-Notes, mais pour l'auteur des Mémoires intérieurs. Quant à ses sentiments sur F. Mauriac romancier, Jean Mauriac m'a confié que lors du voyage qu'il a effectué autour du monde en 1956 avec le général de Gaulle, ce dernier, entre la Martinique et Tahiti, relut tous les romans de Mauriac qui se trouvaient dans la bibliothèque du bord, et, dans son admiration, servi par sa prodigieuse mémoire, lui en récita par cœur de nombreux passages, entre autres les quelques lignes qui sont placées en exergue des Chemins de la Mer, que connaît bien et aime aussi Maurice Schumann : « La vie de la plupart des hommes est un chemin mort et ne mène à rien. Mais d'autres savent, dès l'enfance, qu'ils vont vers une mer inconnue. Déjà l'amertume du vent les étonne, déjà le goût du sel est sur leurs lèvres — jusqu'à ce que la dernière dune franchie —, cette passion infinie les soufflette de sable et d'écume. Il leur reste de s'y abîmer ou de revenir sur leurs pas. »

Bien des années auparavant, dès l'époque de la France libre en 1943, de Gaulle saluait déjà en François Mauriac un très grand écrivain qui honorait son pays en témoignant, dans la France occupée, d'un sentiment de dignité nationale. « Dans une page admirable et récemment écrite, dit le Général, François Mauriac dépeint la place de la Concorde vide et muette, telle qu'elle l'est le soir, en vertu des ordres de l'ennemi : on dirait, dit-il, que Paris, accroupi au bord de

son fleuve, cache sa face dans ses bras repliés » Sur une durée d'une trentaine d'années, l'admiration et l'estime du Général pour F. Mauriac ne se sont jamais démenties.

Vues du côté de François Mauriac, les relations avec le général de Gaulle sont plus complexes, et l'on pourrait discerner trois phases, d'abord celle de la France libre de 1940 à 1944 qui est celle d'une ferveur totale de F. Mauriac envers de Gaulle, ensuite celle du Gouvernement provisoire suivi de la traversée du désert jusqu'en 1958 où Mauriac manifeste quelques réticences, en particulier au moment de l'épuration et à partir de la création du RPF, et enfin, celle du dernier gouvernement de la IV<sup>e</sup> et de la présidence de la Ve République de 1958 à 1969.

Pendant la période de la France libre, que représente de Gaulle pour François Mauriac ? Comme pour beaucoup de Français, de Gaulle lui apparaît comme une voix inconnue, et bientôt familière, qui émerge de l'abîme, qui lui apporte un réconfort et un espoir. Mauriac écoute les messages de de Gaulle, de Gaulle lit les articles de Mauriac comme nous venons de le voir, en particulier ceux qui ont paru dans le Figaro puis dans les éditions de la clandestinité, et qui vont être rassemblés en 1943 sous le titre du Cahier Noir. 1944: la libération de Paris apporte à François Mauriac comme à tous les Français la délivrance de l'occupation, et il salue en Charles de Gaulle, dans un bel article du Figaro, « le premier des nôtres ». Mais la libération n'est pas sans ombre. Des remous idéologiques se discernent, des convoitises personnelles apparaissent, des vengeances même s'assouvissent dans une parodie de justice, et le chef du gouvernement provisoire a un rôle d'arbitre difficile à tenir au milieu de ce tumulte, dans une France blessée et à demi détruite.

Tout cela a dû peser sur les rencontres qu'a eues F. Mauriac vers ce temps-là avec le général de Gaulle. L'admiration de Mauriac se nuance de quelques divergences. La première rencontre, le 1<sup>er</sup> septembre 1944, eut d'ailleurs l'allure d'un déjeuner très officiel en présence d'autres invités ; le Général n'aborda que des sujets littéraires, il interrogea François Mauriac sur André Gide et évoqua la nécessité de renouveler l'Académie Française. François Mauriac ne cacha pas sa déception. Sans doute d'autres conversations, cette fois en tête à tête, auront lieu en février 1945, puis en février 1946, peu après la spectaculaire démission du Général et sa décision de se retirer des « affaires ». Dans le premier cas fut évoqué le problème de l'épuration et en particulier le procès de R. Brasillach. Le Général semblait favorable à une commutation de la peine de ce dernier, mais le surlendemain de cette rencontre, le 6 février, ta grâce de Brasillach est refusée, et celui-ci est fusillé. Le mystère de cet apparent changement d'attitude du chef du gouvernement provisoire s'explique peut-être par un jeu obscur d'influences au sein du gouvernement. Ce jeu s'éclaire par une allusion du dernier Bloc-Notes. F. Mauriac, qui avait fait les efforts que l'on sait pour sauver la vie de Brasillach, et qui fut bouleversé par son exécution, note que dans cette période « de Gaulle, hélas, se fiait pour la justice aux démocrates chrétiens ».

En dépit de la profonde estime qui liait les deux hommes, au cours de ces entretiens privés — les seuls à notre connaissance qui les aient réunis — la communication n'était pas parfaite. Claude Mauriac, alors secrétaire particulier du Général, rapporte comment son père, non sans humour, avait évoqué, au soir de sa première rencontre en tête à tête avec le Général, le sentiment que sa présence lui avait inspiré : « J'ai eu l'impression désagréable d'être enfermé pendant une demi-heure avec un cormoran, ... et qui parlait cormoran. » Ainsi le témoignage de F. Mauriac semble souligner chez le général de Gaulle ce qu'il appelle une certaine « distance par rapport aux êtres », et qui était un signe de sa personnalité.

Sans doute y a-t-il eu chez François Mauriac une sorte de paralysie ou de timidité devant la froideur du Général. Mais les impressions de François Mauriac rejoignent celles qu'ont éprouvées la plupart des interlocuteurs de de Gaulle. Seulement, à la différence de beaucoup, Mauriac refuse de céder à l'agacement ou à l'exaspération devant cette « distance ». Il faut relire les belles pages qu'il a écrites quelque vingt ans plus tard sur ce sujet dans son de

Gaulle. Il essaie, en moraliste, de déchiffrer sans parti pris un être singulier et secret, en tenant compte seulement des faits, et des textes. Car Charles de Gaulle, dès 1932, a tracé, dans *Le Fil de l'Épée*, le portrait de l'homme de caractère. Mauriac note que de Gaulle avait décrit avec une précision confondante, treize ans avant que la tempête n'éclate sur l'Europe, ce qu'il faut que soit un chef pour maîtriser les événements — événements qui étaient alors « imprévisibles » et « dont personne n'aurait pu en 1927 imaginer l'horreur ». Pour dominer ainsi les réalités, l'homme de caractère, disait de Gaulle, ne doit pas seulement « viser haut, voir grand, juger large », il doit aussi se priver de ce que « l'abandon, la familiarité, l'amitié même ont de douceurs ». Et Mauriac de commenter : « le jeune chef de 1927 (...) dès cette année-là (...) (pressent) à la fois qu'il dominera sur les êtres et qu'il ne sera pas aimé d'eux, ou du moins, s'il est aimé, ce ne sera pas cela qu'il cherchait, ni qu'il souhaitait d'être. Car le prix de cette maîtrise des événements, c'est (...) cette distance par rapport aux êtres ». Mauriac a donc parfaitement compris la psychologie de l'homme d'action chez de Gaulle, aux yeux de qui le facteur humain ne doit pas introduire un irrationnel qui peut se révéler redoutable dans le mécanisme de l'Histoire. Mauriac explique ainsi et justifie partiellement la froideur, l'a dureté, et même une certaine implacabilité de de Gaulle homme d'action.

À l'inverse, Mauriac, tout en reconnaissant la valeur de l'engagement, était avant tout homme de pensée, homme de plume. « Je suis le contraire d'un homme d'État », a-t-il reconnu un jour. Comme tout écrivain, il est un être affectif, il veut plaire, être aimé, établir une relation humaine par la puissance du Verbe. Mais son intuition lui a permis de sortir de sa caste d'écrivain, de comprendre un esprit d'un autre ordre, de Gaulle, — celui qui avait mis en exergue du premier chapitre du *Fil de l'Épée*, la phrase de Goethe : « Au commencement était le Verbe », dit Méphisto. Et Faust répond : « Non ! au commencement était d'Action ».

C'est peut-être cette antinomie qui éclaire le mieux la différence entre deux hommes qui sont certainement parmi les plus grands écrivains de notre siècle, mais dont l'un était d'abord et avant tout un homme d'action et un homme d'État.

Si l'on tient compte de cela, le reste est anecdote et n'a de valeur que circonstancielle. Les réticences de François Mauriac devant l'aventure du R.P.F. et l'attachement qu'il garda au parti officiel de la démocratie chrétienne jusque vers 1952, s'effaceront peu à peu. On connaît son mot gouailleur, qui parodie un vers de Corneille dans *Polyeucte*, lorsqu'il rejeta définitivement les mirages du M.R.P. « Je vois, je sais, je suis démerpisé ! ». De 1958 à 1969, date de la démission du Général, il lui apportera un soutien infatigable, quasi inconditionnel, dans sa lutte pour la décolonisation et pour l'établissement des nouvelles institutions de la Ve République. Le Général lui exprimera son admiration et sa reconnaissance en lui faisant décerner la grand-croix de la Légion d'honneur. De Gaulle a aussi écrit la belle lettre que nous avons citée et qu'il enverra à Madame François Mauriac à la mort du grand romancier. Hommage vibrant, mais posthume et à demi officiel.

Si l'on me permet de conclure ce chapitre des relations personnelles entre de Gaulle et Mauriac par une anecdote, je conterai celle-ci que je tiens de François Mauriac lui-même.

Lorsque j'eus un entretien avec lui en juillet 1968 et que je lui parlai de ses rencontres avec le général de Gaulle, il me répondit : « Mais je le rencontre très peu souvent. Je suis invité à l'Élysée une fois par an, comme tout le monde, à une réception officielle avec beaucoup de gens, avec les grandes étoiles. Je suis invité avec Louison Bobet. » Et il souriait avec une indulgence attendrie : « Le général est si occupé... »

Comment, après ces rencontres trop rares et trop brèves à son gré, François Mauriac a-t-il si bien su combler la distance qui se créait entre le Général et lui ? Ce paradoxe s'explique par une communauté profonde qui existait entre eux, et qui était faite à la fois de culture, de patriotisme, et du sens de la grandeur.

Ce qui rapproche Mauriac et de Gaulle, c'est 'd'abord la culture qu'ils ont reçue : culture historique et culture 'classique. On sait que le général de Gaulle connaissait parfaitement l'histoire et en particulier l'histoire de France ; sur ce point, il existe un solide terrain d'entente entre lui et François Mauriac, ancien élève de l'École des Chartes.

Les deux hommes ont dans l'esprit la perspective de la durée temporelle de notre pays. Celle-ci s'inscrit depuis les Gaulois jusqu'aux temps modernes dans une longue suite de querelles intérieures, où jouent à la fois les passions et les intérêts qui sont le signe et la rançon de la prodigieuse diversité française. Lorsque Mauriac évoque, à propos des factions multiples de la gauche et de la droite antigaulle sous la Ve République

« Cette nébuleuse de royaumes divisés et dressés les uns contre les autres », il ajoute : « c'est la France, celle des éternels émigrés, des éternels Jacobins, des éternels ultras » et l'on croit entendre la voix même de de Gaulle. La vision historique de Mauriac rejoint aussi celle de de Gaulle, lorsqu'il rend hommage au fondateur de la Ve République pour avoir assumé les divers aspects de la grandeur de notre histoire sans n'avoir jamais « essayé de mutiler cette France que les siècles ont faite, la France des Croisades, mais celle aussi des Droits de l'Homme ».

Mauriac et le général de Gaulle ont un autre patrimoine commun : une solide culture classique. L'enfance de de Gaulle s'est passée dans un milieu professoral. Maurice Druon assure que l'on y écrivait couramment le grec et que l'on parlait latin à table. En tout cas, Charles de Gaulle aimait et pratiquait les tragiques grecs, Eschyle et Sophocle, les historiens latins, Tacite et Salluste. Sa culture s'étendait aussi aux grands classiques français, dont il était pénétré, au point que la phrase de ses discours ou de ses Mémoires a souvent la majesté de celle de Bossuet, l'éclat de Montesquieu ou l'ironie fulgurante de Voltaire. Mais la culture classique a, chez de Gaulle, une signification plus profonde : elle imprègne toute sa personnalité d'écrivain ; celle-ci, qui est faite de fougue et de passion, reste dominée et contenue par l'ordre et la clarté du langage.

Sur ce plan, François Mauriac est en affinité avec de Gaulle. Il est, comme lui, formé, par les maîtres de l'école chrétienne, à l'admiration des anciens et des classiques français. Son style même retrouve parfois, comme celui de de Gaulle, les résonances du grand Siècle. Souffrances et bonheur du chrétien, cette méditation passionnée, n'a-t-elle pas des accents dignes de Bossuet et, plus encore, de Pascal ? Sans doute faut-il nuancer notre affirmation, car les infatigables lecteurs qu'étaient Mauriac et de Gaulle étaient ouverts aux modernes comme Gide et aux romantiques comme Chateaubriand ou Michelet, pour lesquels ils éprouvaient une égale admiration. Au hasard d'une conversation, en référence à l'actualité, de Gaulle citait avec délectation, à son secrétaire Claude Mauriac, des passages entiers de Péguy et de Claudel. Il reste que, dans son sens le plus profond, la culture du Général, comme celle de François Mauriac, est une culture classique, car elle se réfère constamment à une certaine notion de l'homme, à l'humanisme.

Nous n'ignorons pas qu'il y a quelque paradoxe et peut-être une ombre de provocation, à évoquer cet humanisme au moment où une partie — la plus brillante — de l'intelligentsia va partout répétant que l'humanisme est mort et n'a plus qu'une signification surannée. François Mauriac et Charles de Gaulle sont peut-être les derniers représentants d'une espèce disparue, les humanistes, que l'on ne verra plus que dans les encyclopédies ou les manuels d'histoire littéraire... Ils ont cru à une certaine unité du « moi » humain sous tous les cieux et à travers tous les siècles. Ils ont cru, surtout, que l'homme trouve son épanouissement dans la quête de la Vérité, de la Beauté, et du Bien. Nos penseurs contemporains, de Sartre à Laoan et à Foucault, ont fait justice de ces croyances d'un autre âge. Reprenant et amplifiant les analyses de Marx, de Freud et de Nietzsche, ces philosophes affirment que l'homme se ment toujours, en particulier lorsqu'il veut se dépasser dans la recherche du Vrai, dans la création esthétique ou dans l'élan héroïque. Pour nos philosophes à la mode, tous les élans ne sont que des

illusions que l'homme se forge, et qui reflètent un moment de la lutte des classes ou les pulsions hagardees de l'inconscient. L'homme est ainsi mystifié, aliéné, broyé, et perd toute espérance en son destin.

« Toute la dignité de l'homme consiste dans la pensée », répond Mauriac par la bouche de son maître Pascal et il a écrit, aux heures les plus noires de l'occupation : « Nous croyons en l'homme ». Quant à de Gaulle, il déclare qu'il n'y a qu' « une seule querelle qui vaille, c'est celle de l'homme », et sa réponse est celle de l'homme de caractère, qui s'affirme dans les crises, dans l'action, où il joue « le jeu divin du héros ». L'analyse que faisait de Gaulle dans *Le fil de l'épée*, il l'illustrera magnifiquement par ses interventions sur la scène politique. A trois reprises, en 1940, en 1958 et en 1968, le général de Gaulle a renversé le cours des événements, et affirmé le rôle de l'homme dans l'histoire. Son humanisme s'épanouit alors dans une éthique de la grandeur humaine, qui nie résolument la fatalité : celle de la défaite et celle de la guerre civile. Pour lui l'homme, l'homme supérieur, est l'acteur privilégié de l'Histoire. François Mauriac a commenté ainsi, au lendemain de la libération de Paris, ce rôle de Charles de Gaulle comme héros de la Résistance et de la France libre : « à l'heure la plus triste de notre destin, l'espérance française a tenu dans un homme ; elle s'est exprimée par la voix de cet homme, de cet homme seul. Et il ajoutait : « si cet homme n'avait pas existé... Le seul fait qu'il est au monde signifie que (l'histoire de France) (...) continue. Puisque cet homme a fait le geste pour lequel il est né, puisque, un jour de juin 1940, il s'est trouvé seul, à Londres, dans une chambre d'hôtel (mais la France invisible se tenait près de lui), il était donc écrit que la Nation ne devait pas mourir ». La magie du verbe mauriacien n'a pas suffi pourtant à désarmer un certain nombre d'adversaires, dont la vanité jalouse ne pouvait l'admettre qu'un homme seul ait pu jouer un si grand rôle. On a reproché à Mauriac de céder au culte de la personnalité, de pratiquer l'idolâtrie à l'égard du Prince.

Ces polémiques masquent un débat plus profond : l'action du général de Gaulle représente, pour une certaine intelligentsia, quelque chose d'insupportable et de scandaleux, en ce qu'elle ignore un dogme de l'idéologie marxiste et collectiviste : ce dogme est que les masses détiennent une place privilégiée dans le mouvement de l'Histoire. Pour les fidèles de la religion marxiste, le seul Proletariat est l'animateur de l'Histoire, qu'il affranchit de ses servitudes en se libérant lui-même ; cette libération ne peut donc être l'affaire de l'individu. Dans cette perspective, comme l'a bien montré A. Koestler, l'individu devient zéro, une goutte d'eau perdue dans la mer, c'est-à-dire dans l'infini collectif, qui mystérieusement mène l'Histoire — on ne sait où... La vie, l'action, la pensée du Général ont fait voler en éclat ce slogan. Non qu'il dénie toute importance aux masses qui répondent à son appel et lui apportent leur appui. Mais, entre elles et lui, aucune idéologie, sinon leur commune appartenance à la Nation. Surtout c'est lui, et lui seul, qui, par sa clairvoyance et son énergie, a su en 1940, en 1958 et en 1968, animer ces masses les rassembler et les diriger d'une main de fer hors de la défaite et de la guerre civile, vers le salut de la patrie.

Chacun de nous connaît le cri d'émotion de Charles de Gaulle en août 1944, sur les Champs Élysées, devant la foule immense des Parisiens qui l'acclamaient follement : « Ah ! c'est la mer ! ». Il avait le sentiment d'une force élémentaire enfin délivrée, déchaînée et joyeuse ; il avait aussi le sentiment d'une communication privilégiée, au-delà des mots et des discours, avec cette puissance formidable. Mais c'était lui, un homme seul, qui avait au long de quatre années terribles, formé et rassemblé cette puissance. Il avait, jour après jour, créé cet océan de forces, mais ce n'était pas cet océan qui avait créé Charles de Gaulle.

Pour le général de Gaulle l'homme s'affirme dans l'Histoire, mais en s'appuyant sur le peuple. Il l'écrit dans ses *Mémoires de Guerre* en évoquant sa rencontre, au Palais de Chaillot, le 12 septembre 1944, avec 8 000 assistants qui représentaient les principaux mouvements de

la Résistance, et les principaux corps constitués de l'économie, du syndicalisme, de l'université, du barreau et de la politique.

Le Général se trouvait donc là en présence de la hiérarchie à tous les niveaux, mais ce n'était plus le peuple massé sur les Champs-Élysées : il sentit, malgré les ovations, une « tonalité différente de l'enthousiasme », « une sorte de dosage des applaudissements », des « signes et coups d'oeil échangés entre les assistants calculés suivant (ses) propos ». Tout cela lui avait fait sentir que les « politiques », qu'ils fussent anciens ou nouveaux, nuançaient leur approbation. On discernait que de ce côté, l'action commune irait se compliquant de réserves et de conditions.

« Plus que jamais, conclut de Gaulle, il me fallait donc prendre appui dans le peuple plutôt que dans les « élites » qui, entre lui et moi, tendaient à s'interposer... ».

Cette phrase souligne la profonde méfiance qui commençait de saisir de Gaulle dès 1944 envers les intermédiaires de tous ordres, c'est-à-dire envers une certaine faune de la presse, du syndicalisme et des affaires, et surtout une certaine race de professionnels de la politique, issus d'un parlementarisme abâtardi. L'humanisme gaullien s'affirme donc non seulement contre le fatalisme du collectivisme marxiste, mais aussi contre l'esprit partisan des chefs de groupe, de comité ou de clan, qui prétendent dicter la loi de leurs appétits au gouvernement ou au chef de l'État. On reconnaît là tous ceux que de Gaulle appelait un jour ironiquement les « comités Gustave » ou les « comités Théodule », les groupuscules avides, bavards et irresponsables. L'attitude de ces citoyens qui se dressent en prenant des poses nobles et avantageuses, contre le pouvoir exécutif, reflète assez fidèlement la philosophie politique régnante, telle que la définissait jadis l'écrivain Alain dans un livre célèbre. On dira peut-être que le parti radical auquel se référait Alain n'existe plus guère dans la France contemporaine, mais ce qu'il en reste, par exemple le « comité Jean-Jacques », est imprégné de cet esprit et notre histoire récente prouve que la plupart des partis en sont aussi plus ou moins imprégnés.

N'est-ce pas eux d'ailleurs, ces partis, qui avaient conduit le général de Gaulle à démissionner le 21 janvier 1946, et n'est-ce pas eux dont les intrigues ont contribué à réaliser le vote négatif du 27 avril 1969, ce qui était en un sens leur revanche sur de Gaulle, c'est-à-dire le départ définitif de celui-ci, qui les avait si longtemps tenus en lisière ?

François Mauriac, sur ce point, ne s'y est pas trompé, et pendant toute la durée des années 1944, 1946 et 1958 – 1969, il a dénoncé les convoitises des partis et leur aspiration irrésistible, du temps de de Gaulle, au « paradis perdu de cette foire d'empoigne (...) dont nous avons manqué périr ». Mais les partis ont parfois des défenseurs parmi les élites, dans les corps constitués comme l'Académie.

Mauriac note avec surprise qu'un confrère de l'Académie française, Jules Romains, ne cache pas ses sympathies pour l'O.A.S. (qu'il appelle avec une nuance de tendresse bizarre l'Organisation de l'Armée souffrante). François Mauriac ironise sur les professions de foi de son confrère qui déclare, selon le mot fameux d'Édouard Herriot, qu'il a « la tripe républicaine », — c'est-à-dire laïque, anticléricale et antimilitariste. Se souvenant de l'affaire Boulanger et de l'affaire Dreyfus, de Barrès et de son livre célèbre l'Appel au Soldat, Jules Romains affirma sa méfiance envers le nouvel ambitieux qui infligeait, selon lui, des atteintes répétées à la Constitution, et cet ambitieux, c'était le général de Gaulle !

Nous sommes au temps de l'O.A.S., des révoltes de généraux, des attentats contre de Gaulle, et pourtant la vertu républicaine du vénérable académicien s'émouvait contre de Gaulle. La verve de Mauriac se déchaîne contre l'hypocrisie solennelle de ces faux défenseurs de la République. « J'admets, dit-il, que la tripe républicaine de Jules Romains s'émeuve de ces prétendues atteintes (contre la République) (...). Mais alors pourquoi ne se révolte-t-elle pas, cette tripe, comment frétille-t-elle au contraire d'espérance devant la menace du *pronunciamento* ? C'est trop peu dire que notre confrère ne s'est pas réjoui du fiasco de Salan,

et que ce qui fut le cauchemar des radicaux-socialistes, sous la IIIe République, n'a pas été le sien. Nous n'en pouvons croire nos yeux et pourtant cela est. Jules Romains met, si j'ose dire, sa tripe républicaine en berne parce que le général de Gaulle a sauvé la République ».

A d'autres moments, Mauriac se tourne vers les partis de gauche pour dénoncer leur carence, leurs revirements et leur prétention d'usurper la place que de Gaulle a donné au peuple par le référendum et par l'élection du président de la République au suffrage universel. « de Gaulle (en 1958) n'a rien fait d'autre que de se substituer à la gauche défaillante. Mais c'est trop peu dire, car elle a eu tout de même une politique très efficace dans l'horrible, et ce sont ces désastres qui appelèrent le sauveur ». Et Mauriac d'évoquer « l'impuissance des « triple pattes » parlementaires au milieu des décombres d'un empire. » « De Gaulle était là, continue Mauriac, et vous l'avez vous-même rappelé. Si j'étais cruel, je rappellerais tout ce que depuis cinq ans vous avez prophétisé à son sujet et que les faits ont démenti. Au moindre échec, vous proclamiez qu'il était fini, qu'on pouvait tourner la page. Eh bien, oui, la page a été tournée, celle que vous aviez écrite et qui se ramène à la honteuse histoire de la gauche française faisant partout la pire politique de la droite : au Maroc, en Indochine, en Algérie. Je vous le dis : si pour une fois c'était au tour de cette droite d'accomplir le vœu secret de la gauche, si ses tireurs atteignaient leur cible enfin, et si ce cœur, qui n'a battu que pour la France, s'arrêtait de battre, vous auriez tort de triompher, car de Gaulle aura eu le temps, quoi qu'il arrive, de donner la parole au peuple, et par-dessus votre tête, et pour toujours ».

La pensée de Mauriac coïncide donc avec le dessein politique de de Gaulle ; il a défini avec une parfaite clarté cette nouvelle République dont le chef est choisi par le peuple, où les parlementaires n'ont plus comme autrefois le pouvoir de détruire le gouvernement tous les six mois, mais seulement celui de contrôler l'exécutif et de faire des lois. Mauriac appelait cette nouvelle République une république consulaire, en précisant bien que l'énorme puissance qui était rassemblée à la tête de l'État, dans la personne du général de Gaulle, était équilibrée par son désintéressement. Cela faisait toute la différence, disait-il, entre la république gaullienne et le césarisme bonapartiste : « Les Bonaparte, concluait Mauriac, se servaient de la France, de Gaulle la sert ».

Cet exemple, entre bien d'autres, fait sentir comment l'auteur du Bloc-Notes détruisait, à propos de de Gaulle, les préjugés, les arrière-pensées, les slogans hostiles nés de faux rapprochements historiques. Ses commentaires ont permis à une foule de lecteurs de mieux saisir l'originalité de l'action du Général dans la reconstruction de l'État. F. Mauriac, d'ailleurs, n'a eu aucun effort à faire pour entrer dans une pensée politique si proche de la sienne, car il a eu, entre les deux guerres, la même expérience politique que l'auteur du Fil de l'Épée ; il a assisté comme lui, avec la même horreur instinctive, à la montée du collectivisme marxiste et fasciste, qui annihilent l'homme, et il a déploré comme lui, sous la IIIe et la IVe République, le régime des partis qui dégradait à la fois l'État et le citoyen. Voilà pourquoi il a été détesté, comme de Gaulle, par les sectaires de la gauche et de la droite. Ainsi, lorsqu'il déclarait qu'il appréciait d'ans le gaullisme d'être « gouverné raisonnablement », François Mauriac exprimait une pensée profonde qui rejoignait celle du Général : ce dernier n'avait-il pas dit qu'il voulait faire « du neuf et du raisonnable » ? Nous sommes ici loin de la mystique, dans le royaume du bon sens ou de la raison classique, au cœur de ce qu'on peut appeler l'humanisme gaullien.

Mais les convergences entre Mauriac et de Gaulle se situent à un niveau plus profond. Rappelons-nous le bel hommage que de Gaulle a rendu à François Mauriac, dans un entretien avec l'ambassadeur Léon Noël, qu'a rapporté Jean Mauriac : « Deux raisons ont poussé Mauriac vers moi, l'ont amené à notre entreprise, déclare le Général: un patriotisme ardent, avec lequel il ne transigea jamais, et qui peut surprendre chez un homme plein de

divergences, de finesse, de subtilité, d'une sensibilité aiguë, que la vie, sous toutes ses formes, sollicitait qui frémissait au moindre appel, qui percevait tous les drames de l'homme. Mais il avait aussi le sens de la grandeur et c'est la deuxième raison de son adhésion. Dans le choix qu'il fit de se ranger à mes côtés et d'y combattre jusqu'au bout, son esthétisme joue un rôle important. Il avait compris toute la beauté qui se dégageait de l'entreprise et que, dans la politique comme dans l'art, la qualité se perçoit au premier coup d'oeil. Son intuition lui avait laissé entrevoir que ce que nous faisons se situait à un niveau qui n'était pas ordinaire. L'artiste retrouvait, par la sûreté de son jugement, le même chemin que lui indiquait aussi son patriotisme ».

Cet hommage posthume est singulièrement pénétrant. Il éclaire à la fois Mauriac et de Gaulle, car le patriotisme et le sens de la grandeur sont l'apanage du chef de la France libre autant que de l'auteur du Bloc-Notes. Il n'est pas étonnant que le sentiment patriotique ait été aussi vif chez eux. Ils appartenaient, à quelques années près, à la même génération élevée dans le souvenir douloureux de la défaite de 1870. Lecteurs de Barrès, ils ont grandi dans la hantise de la menace allemande et ont éprouvé la nostalgie, commune à bien des hommes de leur génération, de l'Alsace-Lorraine perdue.

Faut-il ajouter qu'ils ont vécu le même drame des deux guerres mondiales et ont vu deux fois l'invasion de leur pays ? Malgré quelques nuances, leur milieu social était analogue et contribuait à les orienter vers ce patriotisme intransigeant : la petite noblesse du milieu des de Gaulle n'était pas très différente de la grosse bourgeoisie terrienne des Mauriac, et l'on y discerne la même nuance d'austérité janséniste, le même sens exigeant du devoir d'État, la même notion bourgeoise de l'honneur du travail et le même culte scrupuleux de la nation. Le général de Gaulle a marqué avec beaucoup de finesse les nuances qu'il faut apporter à ce tableau, car Mauriac avait toute la complexité, toute la subtilité et toute la sensibilité d'un homme de lettres. Voilà pourquoi il frémissait au moindre appel — dût-il émaner d'anciens adversaires ou même, parmi eux, de ceux qui avaient manqué de sens national. Ce conflit entre l'humanité et le patriotisme déchirait parfois son cœur et peut-être le général de Gaulle songe-t-il ici à l'affaire Brasillach, dont nous savons combien elle a bouleversé Mauriac...

Il reste que le patriotisme de Mauriac et celui de de Gaulle ont bien d'autres points communs : et tout d'abord un certain non-conformisme, qui est la rançon des fortes personnalités. 'De Gaulle ne dit-il pas à peu près, dans *Le Fil de l'Épée*, c'est-à-dire huit ans avant le drame du 18 juin, qu'un soldat doit savoir désobéir ? Le Général, en effet, rappelle le jugement du premier lord de l'Amirauté sur l'amiral Jellicoe après la bataille de Jutland : « Il a toutes les qualités de Nelson, sauf une : il ne sait pas désobéir ». Dans la même page, de Gaulle confirme son paradoxe : « Ceux qui accomplirent quelque chose de grand durent souvent passer outre aux apparences d'une fausse discipline ». Ainsi, le capitaine de Gaulle annonçait le futur chef de la France Libre, et manifestait que le vrai patriotisme est le contraire de la passivité intellectuelle, car il est fait de clairvoyance, d'énergie et d'audace.

Peut-on trouver les mêmes aspects paradoxaux dans le patriotisme de Mauriac ? Assurément ; son anticonformisme est égal à celui de de Gaulle. Il est, comme lui, tout à fait indifférent aux hiérarchies consacrées et aux intérêts de caste. « Monsieur Mauriac, vous trahissez votre classe », lui disait un jour en 1938 Adrien Marquet, maire socialiste (fort embourgeoisé) de Bordeaux ; mais Mauriac, lancé dans sa polémique contre la dictature franquiste, n'avait cure de l'avertissement, et il continua sa campagne contre Franco et surtout contre certains hauts dignitaires de l'Église qui faisaient alliance avec le fascisme athée. Mauriac a toujours ignoré et méprisé le « patriotisme de classe » — c'est-à-dire le faux patriotisme qui a conduit une

partie de la bourgeoisie à la sympathie plus ou moins larvée pour le fascisme et le nazisme, et finalement à la collaboration avec l'Allemagne. De même, au moment des affaires du Maroc et de l'Algérie, son patriotisme a refusé ce qu'on pourrait appeler les fausses idoles, celle du patriotisme paternaliste et colonialiste qui devait finir si tristement dans les rangs de l'O.A.S., avec ceux que de Gaulle appellera « les soldats perdus »...

Au vrai, la clé du patriotisme de Mauriac et de de Gaulle réside dans une conception à la fois spirituelle et chrétienne de la nation. Ils tiennent cette conception de Renan et de Michelet, mais aussi de Péguy et de Bernanos. Péguy est sans doute celui qui a le mieux défini cette destination exceptionnelle de la France qui, disait-il, « n'est pas seulement la fille aînée de l'Église », mais « a aussi dans le laïque une sorte de vocation parallèle singulière, elle est indéniablement une sorte de patronne et de témoin (et souvent une martyre) de la liberté dans le monde ». de Gaulle semble répondre en écho à Péguy dans un de ses discours de Londres en 1941, où il évoque la France envahie et écrasée, pour avoir voulu s'opposer à la volonté de domination hitlérienne et pour être restée fidèle à ses alliances. » (La France) sait, déclare de Gaulle, qu'en refusant de combattre, elle aurait assuré la domination des dictatures et, du même coup, souscrit irrémédiablement à sa propre servitude. Le vieux peuple que nous sommes a assez vécu pour savoir qu'il est 'un champion dont les hommes libres ne se passent pas. Il n'ignore pas davantage que sa propre indépendance implique l'appui de ceux qui s'opposent à la tyrannie. Il y a un pacte vingt fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde. ».

François Mauriac a bien senti qu'à certaines heures de notre histoire, de Gaulle a incarné cette notion quasi mystique de la France. Il ne songeait pas seulement à l'abîme de 1940, mais aussi à celui où le pays risquait de rouler avec l'affaire d'Algérie, et il écrivait en 1959: « Une nation existe à la face (de Dieu), avec sa vocation, avec ses crimes. Et je crois que de Gaulle, à ce moment du massacre algérien qui dure depuis cinq ans (...) représente pour la France (...) une grâce ».

F. Mauriac n'ignorait pas que ce propos serait contesté et il a répondu par avance aux objections : « Bien sûr, dit-il à propos de l'Algérie, de Gaulle a été habile, et même rusé » (en feignant de céder aux ultras pour mieux leur résister ensuite).

« Il faut être noble, précisait-il, mais il faut être malin. Être noble et habile tout ensemble, demeurer un enfant de lumière, comme l'Écriture nous y invite, mais en se montrant plus malin que les fils des ténèbres, le génie d'une politique française est de résoudre cette antinomie. Louis IX pêcha par excès de vertu et Louis XI par excès de ruse. Charles VIII est un chevalier un peu nigaud. Henri IV réconcilie en sa personne la grandeur et la finesse ».

La référence à la politique de l'Ancien Régime est caractéristique du patriotisme de de Gaulle et de Mauriac. A la notion d'une patrie mystique se joint en effet, chez eux, celle d'une patrie charnelle, enracinée dans le réel. Sans renoncer à la grandeur, les chefs de la nation doivent accepter les compromissions de l'action, ses lents cheminements, et ses ruses. Un des fidèles de de Gaulle confiait à Mauriac : « Il n'y a que les chrétiens de notre génération pour savoir qui est de Gaulle, car il a hérité à la fois du Sillon et de l'Action Française. Il a bu aux deux sources adverses et les a réconciliées en lui, mais c'est aussi pourquoi il reste seul ».

La solitude de de Gaulle, combien de fois ne lui a-t-elle pas été reprochée ! En fait, cette solitude a toujours été liée, chez de Gaulle, à sa notion de la grandeur de l'État qu'il incarne ; François Mauriac a bien compris le lien qui existe entre cette solitude et cette grandeur : « de Gaulle n'est l'homme de personne. ».

Il ne l'a jamais été. Il est l'homme de cette certaine idée qu'il se fait de la France, hors de lequel les êtres et les choses comptent peu à ses yeux ». Presque toutes les pages du Bloc-Notes commentent cette vérité élémentaire d'un homme dressé seul, et surtout au moment de

la guerre d'Algérie, « contre un monde d'ennemis (...), contre la gauche et contre la droite, contre l'armée et contre le F.L.N., et contre les fascistes des deux bords de la Méditerranée ». N'étant sans lien particulier avec aucune faction, ni avec aucune classe, ni avec aucune famille spirituelle, Mauriac conclut que de Gaulle est « indifférent, comme aucun chef ne le fut avant lui, et c'est là sa grandeur, à toute popularité. de Gaulle est le cerveau et le cœur d'une grande nation rassemblée, d'une grande nation une et indivisible qui n'existe pas ». Ces propos de François Mauriac sont empreints de la majesté un peu amère de l'entreprise gaullienne. De Gaulle avait donc vu juste dans ses confidences à Léon Noël. L'artiste en Mauriac rejoint le patriote dans le vif sentiment de la grandeur, et dans la phrase que nous venons de citer, la tonalité janséniste de l'écriture mauriacienne est magnifiquement accordée à la mélancolie sereine du chef solitaire.

Certains diront peut-être que la solitude et l'indifférence à la popularité sont une faiblesse chez de Gaulle. C'est ce que pensait André Malraux lorsqu'il déplorait que de Gaulle — c'était en mars 1946 — eût « cristallisé contre lui toutes les forces de la gauche ». Et il ajoutait, dans cette confidence rapportée par Claude Mauriac : « La grande faiblesse de ce grand esprit est là : jamais de Gaulle ne s'est assis à la table d'un ouvrier ».

Il semble qu'on peut être d'un avis différent — d'autant que l'expérience préconisée il y a trente ans a été récemment tentée sans grand succès...

Mais Mauriac n'a, pas seulement compris la grandeur de la solitude gaullienne, il a compris aussi, paradoxalement, l'inverse qui est aussi vrai, une certaine grandeur de de Gaulle qui réside dans sa communion avec l'ensemble de la Nation. Au sortir du déjeuner du 7 septembre 1944 où il vit de Gaulle pour la première fois, il confie qu'il se produisit au-dedans de lui une sorte de révolution intérieure. Jusque-là, le prestige littéraire l'avait emporté pour lui sur tout autre. Balzac, Proust, créateurs d'un monde, et Gide lui-même, génial auteur de confessions, avaient incarné pour lui des valeurs suprêmes, des valeurs d'écrivain.

Par contraste avec ces hommes dont certains, comme Gide, se penchaient avec délice sur leurs abîmes intérieurs et se complaisaient dans leur misère ou leur obsession, le général de Gaulle lui apparut comme le symbole d'une grandeur qui n'était pas frelatée. Et Mauriac le définit en ces termes : « La vraie grandeur (la sainteté mise à part) m'apparut dans la gloire d'un homme qui s'est identifié avec son peuple ». Il s'agit ici, selon Mauriac, d'un « renversement de valeurs » dont il ne minimise pas l'importance pour lui, devant un homme qui ne s'est jamais confié, qui ne s'est jamais livré, et qui n'a jamais connu qu'une seule passion : « La France, la France aimée — non comme elle l'était par un maurassien ou par un homme de gauche en tant qu'elle incarne certaines idées, non pas la France de la Révolution ou celle de l'ordre monarchique — mais la France telle qu'elle a été faite par mille ans d'Histoire, la France telle qu'elle est, si précieuse et si menacée, qui n'a reçu aucune promesse d'éternité, que la géographie même offre comme une proie facile à l'envahisseur allemand et que les mauvaises mœurs politiques de son peuple condamnent aux divisions des partis et à l'instabilité mortelle du pouvoir. Dès Le Fil de l'Épée, il ne dut plus y avoir pour ce capitaine d'autre histoire à raconter que celle de cet unique amour ».

A cette évocation tout imprégnée de la grandeur gaullienne semble répondre, comme en écho, l'appel de « l'homme des tempêtes », de l'homme du 18 juin, de l'homme qui se dressa contre les barricades d'Alger en 1960, ou contre le putsch des généraux en 1961 et qui réussit, par une sorte de communion mystérieuse avec son peuple, à le sauver. Entre tant d'exemples de ces proses somptueuses de de Gaulle, où l'on sent, comme chez Mauriac, vibrer les échos de Bossuet, de Chateaubriand et de Michelet, nous citerons la fin du 7<sup>e</sup> tome des Mémoires de Guerre. 'De Gaulle, réfléchissant sur la cérémonie du 18 juin 1942 à l'Albert-Hall à Londres, se livre à une méditation sur la France combattante : Dans cette méditation, nous retrouvons les grands thèmes de la grandeur gaullienne, telle que l'a définie Mauriac : l'identification totale d'un homme avec son peuple, dans l'oubli de soi et dans la ferveur :

« Les acclamations se sont tues. La réunion a pris fin. Chacun retourne à sa tâche. Me voilà seul, en face de moi-même. Pour cette confrontation-là, il n'y a pas d'attitude à prendre, ni d'illusion à ménager. Je fais le bilan du passé. Il est positif, mais cruel. « Homme par homme, morceau par morceau », la France combattante est, assurément, devenue solide et cohérente. Mais, pour payer ce résultat, combien a-t-il fallu de pertes, de chagrins, de déchirements ! (...) Et moi, pauvre homme ! aurai-je assez de clairvoyance, de fermeté, d'habileté, pour maîtriser jusqu'au bout les épreuves ? Quand bien même, d'ailleurs, je réussirais à mener à la victoire un peuple à la fin rassemblé, que sera ensuite son avenir ? Entre-temps, combien de ruines se seront ajoutées à ses ruines, de divisions à ses divisions ? Alors, le péril passé, les lampions éteints, quels flots de boue déferleront sur la France ? Trêve de doutes ! Penché sur le gouffre où la Patrie a roulé, je suis son fils qui l'appelle, lui tient la lumière, lui montre la voie du salut. Beaucoup, déjà, m'ont rejoint. D'autres viendront, j'en suis sûr ! Maintenant, j'entends la France me répondre. Au fond de l'abîme, elle se relève, elle marche, elle gravit la pente. Ah ! mère, tels que nous sommes, nous voici pour vous servir ».

On voit maintenant se dégager la signification de la rencontre entre Mauriac et de Gaulle. Leur culture s'épanouissait dans une confiance en l'homme, qui nourrissait leur patriotisme et leur sens de la grandeur. Chacun d'eux a beaucoup reçu de l'autre, et peut-être le Général a-t-il reçu de Mauriac plus qu'il ne paraissait, car il ne l'a pas seulement « enchanté », comme il a dit, par son immense talent, mais il lui a 'apporté « un concours qui aura été sans prix » dans le combat qu'il menait. La rencontre de de Gaulle a sans doute été aussi d'une très grande importance pour Mauriac. D'abord sur le plan politique : le gaullisme a été pour lui « une expérience réussie ». De Gaulle a réalisé certaines espérances de la génération de Mauriac, de Malraux et de Bernanos, de cette génération meurtrie par les deux guerres mondiales et par la dégénérescence du parlementarisme français.

Mauriac a été reconnaissant à de Gaulle d'avoir remédié par de nouvelles institutions aux défauts du tempérament national et d'avoir aussi rendu à notre pays son indépendance et son honneur. La liquidation généreuse du drame algérien, enfin, a redonné à la France son visage humain dans le monde, et de tout cela, Mauriac a témoigné par son livre sur de Gaulle, et par ses chroniques du Bloc-Notes qui font alterner, avec une variété incomparable. L'ironie, la verve ou le ton de la grandeur. La présence presque ininterrompue du Général sur la scène politique pendant près de trente ans a agi comme un aiguillon sur l'intelligence et la sensibilité de Mauriac ; le personnage de de Gaulle a enrichi son oeuvre, un peu comme il a enrichi, avec d'autres résonances, l'oeuvre de Malraux. Voilà pourquoi le dernier versant de l'oeuvre 'mauricienne témoigne d'une nouvelle dimension de son talent, qui s'élargit à un drame collectif à l'échelle de l'Histoire. On songe, devant le Bloc-Notes, à la verte vieillesse de Voltaire, car Mauriac en a la verve combative, à la verte vieillesse aussi de Chateaubriand, car il a la vigueur et la grandeur de sa vision.

Mais de Gaulle a apporté plus encore à Mauriac sur un autre plan, qui est le plan spirituel et même chrétien. de Gaulle a été pour lui, comme pour Bernanos, une sorte d'intercesseur qui l'a introduit à un univers qui n'est plus celui du littérateur, mais celui de l'homme d'État. L'homme d'État ne pratique pas toujours le jeu de la puissance, « le jeu divin du héros ». Il connaît parfois la détresse et une grande humilité. 'Dans une lettre à F. Mauriac où de Gaulle le félicite de son Bloc-Notes, de Gaulle lui dit qu'il a construit, à partir de la crise franco-algérienne des années 1958-1962, une véritable tragédie et il conclut en ces termes :

« Quant à moi, sous votre lumière, je me connais comme un caillou battu par les flots, et je sais qu'en fin de compte, tous les cailloux succombent à la mer. Mais n'est-ce pas ce que Dieu a voulu ? » Au vrai, de l'humilité à l'ascèse, il n'y a qu'un pas, et celui-ci conduit au sacrifice où l'homme oublie son destin personnel. Dans une page de son de Gaulle, Mauriac a évoqué ce drame du Général, accusé de trahison et de désertion à l'étranger en temps de guerre, et condamné par contumace à la peine de mort et à la dégradation militaire, et il cite le demi-

aveu fait par de Gaulle le 29 novembre 1940 au micro de Londres. On y perçoit la plainte étouffée de celui qui pourtant ne se plaignait jamais et déjà — quelque trente ans à l'avance, la voix du vieillard de Colombey : « Chacun de nous est un homme qui lutte et qui souffre — oui ! qui lutte et qui souffre — non pour lui-même, mais pour tous les autres ».